

"Madariaga: Si l'Europe doit mourir, que ce soit une injustice !" dans Journal de Genève
(14 décembre 1949)

Légende: Le 14 décembre 1949, commentant les travaux de la conférence européenne de la culture organisée quelques jours plus tôt à Lausanne par le Mouvement européen, le quotidien Journal de Genève s'interroge sur la définition du concept "Europe".

Source: Journal de Genève. National, Politique et Littéraire. 14.12.1949, n° 292. Genève.

Copyright: (c) La Lettre Hebdomadaire du Journal de Genève et Gazette de Lausanne

URL:

[http://www.cvce.eu/obj/"madariaga_si_l_europe_doit_mourir_que_ce_soit_une_injustice_"_dans_journal_de_geneve_14_decembre_1949-fr-7394edff-6e80-4d4c-a57a-565408b1d271.html](http://www.cvce.eu/obj/)

Date de dernière mise à jour: 20/09/2012

Fin de la conférence européenne de la culture

Madariaga: Si l'Europe doit mourir, que ce soit une injustice !

La Conférence européenne de la culture est terminée. Elle a reflété fidèlement les espoirs les fiertés, les inquiétudes légitimes de l'intelligenza d'Europe occidentale. Ses conclusions seront transmises à l'Assemblée européenne de Strasbourg qui à son tour, les fera suivre au Conseil des ministres. Si, par un heureux hasard, celui-ci se trouve d'accord avec l'Assemblée, il recommandera aux États membres de leur donner une suite favorable.

C'est pourquoi il est fort difficile d'émettre un jugement équitable sur les travaux qui se sont déroulés au Palais du Tribunal fédéral. Car ou bien la Conférence exigeait immédiatement des mesures que personne n'est disposé à appliquer, et alors on pouvait, à bon droit, la taxer d'utopique, ou bien elle tenait compte à l'avance de toutes les objections qui lui seraient faites, et l'on pouvait alors justement lui reprocher de rester dans l'ornière des nationalismes, des protectionnismes, et autres égoïsmes. On lui demandait des choses contradictoires : d'être terre à terre, et de soulever l'enthousiasme ; d'être réalisatrice, et de faire du bruit ; d'être réaliste, et de définir un idéal. Combien de fois avons-nous entendu dans les couloirs, et au sujet d'attitudes absolument opposées : « Ce n'est pas ça qu'on leur demande ». Mais il était bien plus difficile de savoir ce qu'on leur demandait.

Un bilan positif

En dépit de quelques querelles byzantines, la Conférence s'est mise d'accord sur un certain nombre de principes essentiels qu'il était dans son rôle de proclamer, si douteuses que puissent être les perspectives de réalisation immédiates. Ainsi, « déplorant la mainmise croissante des gouvernements sur tout ce qui touche à la culture, la Conférence atteste que le seul rôle du gouvernement est d'instaurer une complète liberté de mouvement ». Elle déplore les taxations qui frappent la circulation des livres, recommande la coordination des émissions radiophoniques, et la création d'un marché européen unique pour l'industrie européenne du film.

Dans le domaine de l'enseignement, elle a recommandé que soit généralisé le système des bourses de voyage, et que soient équipées des auberges de jeunesse « de tenue morale assurée et entièrement soustraites à la propagande politique », qu'à tous les degrés d'enseignement des mesures soient prises — que nous ne pouvons énumérer ici — afin « de former les nouvelles générations dans un esprit non seulement national, mais aussi européen et largement humaniste ».

Enfin la Conférence demande que, dans le plus bref délai, le Bureau d'étude que dirige Denis de Rougemont soit transformé en Centre européen de la Culture : que le Collège d'Europe, à Bruges, qui a tenu avec succès une session préparatoire cet automne, ouvre sa première session régulière en cet effet : que des organismes nationaux de recherche scientifique soient créés là où il n'y en a pas, et se tiennent en contact constant : que des institutions européennes soient créés lorsque certaines recherches dépassent les moyens nationaux.

Comme exemple de ce dernier principe, la Conférence recommande la mise à l'étude immédiate d'un « institut de science nucléaire orienté vers les applications à la vie ». C'est un projet français, solidement défendu par M. Dautry, qui a pour lui le bon sens, et contre lui des facteurs politiques qui ne dépendent pas des Européens. Il vaut mieux ne pas se faire d'illusions : dans l'état actuel des relations russo-américaines, le « Cap de l'Asie » ne sera jamais autorisé à s'équiper pour des études nucléaires d'avant-garde. Mais il n'était pas mauvais que nos savants proclament que, s'il ne tenait qu'à eux, ils sauraient collaborer pour le plus grand bien de l'Europe et pour la paix du monde.

Flottement

Sur un point, celui des exilés des Pays de l'Est, l'attitude de la Conférence a été flottante. Une aile marchante, épaulée par des délégués émigrés, l'aurait volontiers transformée en instrument de combat idéologique. Plus nombreux furent ceux qui voulurent lui garder son caractère culturel, sans pour autant

« lâcher » les authentiques représentants de la culture européenne qui ont pu échapper aux régimes totalitaires. Il fut donc recommandé que l'Assemblée européenne trouvât des crédits pour leur permettre de continuer leurs travaux. En revanche, une résolution de nature politique qui, de l'avis de M. Dehousse (Belgique), n'était « pas de nature à rendre service au mouvement européen », fut poliment renvoyée à la section culturelle de l'Assemblée de Strasbourg.

Pourquoi l'Europe « tragique » ?

Définir un complexe aussi vaste que l'Europe est toujours plus ou moins gratuit. Mais il est des définitions qui engagent. « Sauvons l'Europe tragique », a dit Rougemont. Et il opposait cela au culte du bonheur des Américains, à leur « eudémonisme ». Et Madariaga n'a pas d'autre « *Ite missa est* » : « Si l'Europe doit mourir, que ce soit une injustice », dit-il en levant la séance. La beauté de la formule ne doit pas nous masquer le péril d'une telle tendance. N'a-t-on vraiment que cela à proposer à l'enthousiasme des foules ? L'Europe, Dieu merci, vaut mieux que Cortez et « les quatre cents soldats qui abattirent l'Empire des Aztèques » (joli travail de culture en vérité !). Elle vaut mieux que tout le tragique que l'on peut trouver dans son histoire. Il ne peut y avoir de grandeur tragique pour une collectivité, mais seulement une somme d'abjections, d'ignominies et de dégradations dans laquelle, peut-être, quelques individus révéleront qu'ils sont d'élite. On ne peut pas demander à un continent de finir en beauté. Il n'y a de *Götterdämmerung* que pour les Dieux. Et si l'on veut « sauver le tragique » du témoignage de M. Rousset, c'est toute l'horreur des camps qu'il faut prendre avec, et les batailles au couteau pour une demi-gamelle de soupe, et les dénonciations, et le cannibalisme. Médiocre pour médiocre, on a bien le droit de préférer Homais à Himmler. Ne croit-on pas vraiment que l'Europe a eu son compte de tragique, et qu'elle ne perdrait rien à sortir un moment de l'histoire — au sens où les peuples heureux n'en sont pas — quitte à se faire traiter d'eudémologiste ?